

Monsieur et ses boîtes : chorégraphie d'une défaite *Le Nouveau Locataire*

Marie-Christiane Hellot

Numéro 115 (2), 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24845ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hellot, M.-C. (2005). Compte rendu de [Monsieur et ses boîtes : chorégraphie d'une défaite : *Le Nouveau Locataire*]. *Jeu*, (115), 67–70.

Monsieur et ses boîtes : chorégraphie d'une défaite



En montant *le Nouveau Locataire*, Pascale Tremblay, la compagnie sherbrookoise du Double Signe et son directeur artistique, Patrick Quintal, ont réalisé un... double pari : monter avec succès un texte peu connu du grand public et peu souvent monté ; réaliser une mise en scène à la fois juste, imaginative, actuelle, quoique fidèle aux exigences de l'auteur. Sans compter, bien sûr, cet autre défi que représente, pour une production régionale, le fait de « réussir » à Montréal. Bref, pour le Théâtre Prospero, c'est un autre bon coup qui s'ajoute à un intéressant automne Gombrowicz. Une fois de plus, la petite maison de la rue Ontario nous démontre qu'on peut faire de la mise en scène juste et novatrice sans moyens technologiques particuliers.

Courte pièce dont le texte n'atteint pas trente pages et la représentation, une heure, *le Nouveau Locataire* n'apparaît pas à première vue comme une des pièces les plus significatives, ni les plus prestigieuses, de l'auteur des *Chaises*. Écrite très rapidement en 1953 – en deux jours, semble-t-il¹ –, elle ne sera montée en français que quatre ans plus tard : un an après la création mondiale, en suédois, et deux ans après la version anglaise.

La petite histoire rapporte que le sujet en aurait été inspiré à Ionesco par ses propres difficultés de logement. Les thèmes qui parcourent la pièce : la réification du langage, la prolifération de la matière, la solitude de l'homme, sont néanmoins présents dans toute l'œuvre du dramaturge franco-roumain. Typique de la première période créatrice d'Ionesco, *le Nouveau Locataire* présente surtout une évidente parenté avec ce chef-d'œuvre de l'encombrement progressif que sont *les Chaises*, créées en 1951. Les deux pièces ont en partage deux

Le Nouveau Locataire

TEXTE D'EUGÈNE IONESCO. MISE EN SCÈNE : PASCALE TREMBLAY, ASSISTÉE DE JEAN FRANÇEUR ; CHORÉGRAPHIES : LUC TREMBLAY ; DÉCORS, COSTUMES ET DIRECTION ARTISTIQUE : LOUIS HUDON ; MUSIQUE ORIGINALE : JACQUES JOBIN ; ÉCLAIRAGES : MATHIEU MARCIL ; ACCESSOIRES : LAURENT LAVENTURE. AVEC REYNALD BOUCHARD (LE MONSIEUR), LILIE BERGERON, ANTOINE BERTRAND, CHARLES MAHEUX, PASCALE TREMBLAY (LES DÉMÉNAGEURS), JACINTHE TREMBLAY (LA CONCIERGE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU DOUBLE SIGNE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 30 NOVEMBRE AU 18 DÉCEMBRE 2004.

1. Dans le texte qu'il a signé pour *Ici* (voir plus loin), Pierre Thibault parle, lui, d'un texte écrit en une nuit. Je n'ai retrouvé cette mention nulle part.

thèmes contradictoires : au vide, celui des mots, celui de la vie, correspond le trop-plein, des mots encore (la logorrhée de la Concierge), des choses, surtout.

Langage-objet

Les difficultés de mise en scène sont réelles : traduire en images, en musique et en mouvements une pièce presque totalement dépourvue d'éléments psychologiques, au texte minimaliste, dont le personnage principal est cependant le... langage. Un personnage principal, d'ailleurs, dont Ionesco et son interprète québécoise signent ensemble la défaite. Le dialogue (!) de sourds qu'échangent – ou, plutôt, que n'échangent pas – la Concierge et Monsieur, est en fait constitué de deux parallèles, symboles de la solitude humaine, qui ne se rencontrent pas. La logorrhée incohérente de l'une (« [...] pour qui me prenez-vous, j'aurais pu avoir des enfants [...] Me proposer ça à moi, une mère de famille [...] ») se perd dans les paroles froides, logiques, minimales de l'autre. Tout de noir vêtu, avec un chapeau rond (selon les indications de l'auteur), héros anonyme, mais obsessif, sorte de Dupond ou de Charlot sans âme, Reynald Bouchard nous communique dès son entrée en scène un inquiétant sentiment d'absence.

Car les héros de cette tragicomédie, ce sont les boîtes que Pascale Tremblay et ses déménageurs empilent, à un rythme de plus en plus délirant au fur et à mesure que le langage se fait dérisoire, sur l'étroite scène du Prospero. De plus en plus étroite, jusqu'à n'être plus que ce minuscule refuge-prison où va s'enfermer Monsieur, victime consentante de son propre étouffement. La mort du langage – qui est aussi la passion de l'Homme – sera consommée quand, à la dernière scène, Monsieur, roi et prisonnier de sa cage-cercueil, prononcera les mots de la – de sa – fin : « Éteignez la lumière. » Totale victoire des choses sur les mots, de la matière sur l'esprit, annoncée dès le début (le texte ne comporte aucune division en scènes, Tremblay le développe comme une œuvre organique ou un ballet), quand Monsieur se couche sur le sol, le chapeau sur la poitrine, mains jointes comme on arrange les morts...

Il y a une différence notable entre les didascalies d'Ionesco et les choix de Pascale Tremblay. Là où l'auteur des *Chaises* a prévu des meubles : tabourets, lampes, tables, armoires, son interprète met des boîtes, sur lesquelles sont dessinés les objets. C'est là, à mon avis, un des traits les plus justes de cette mise en scène : traduire en langage-objet une œuvre dont la signification fondamentale est de faire du langage un objet.

Mise en boîte

Un texte qui ne fait pas trente pages, on l'a dit, et des didascalies qui en totalisent une quinzaine, voilà donc un beau défi de mise en scène. Une chance aussi, dont Pascale Tremblay a bien vu les possibilités. Elle s'empare du mince motif de départ – un homme arrive dans le logement qu'il vient de louer, discute des conditions de la location avec la concierge, guide les déménageurs qui lui apportent meubles et objets, puis renvoie tout le monde pour rester seul, dans le noir, entouré de ses biens – comme d'un argument de ballet. Le mot figure d'ailleurs dans les didascalies où Ionesco précise : « [...] tout ceci est devenu une sorte de ballet pesant². » Dans le prépapier que l'hebdomadaire *Ici* a consacré au travail de Pascale Tremblay, celle-ci confie à Pierre

2. Eugène Ionesco, *Théâtre II*, Paris, Gallimard, NRF, 1969, p. 196.



Le Nouveau Locataire

d'Ionesco, mis en scène par Pascale Tremblay (Théâtre du Double Signe, 2004). Sur la photo : Reynald Bouchard. Photo : Claude Croisetière.

Thibeault que c'est à ce mot qu'elle s'est « accrochée » pour mettre au point sa proposition : « Et c'est ainsi que j'ai fait appel à Luc Tremblay³, entraîneur au Cirque du Soleil, pour qu'il chorégraphie le ballet des déménageurs⁴. » De la même façon, la critique Marianne Kesting parle à propos du *Nouveau Locataire* d'« organisations spécifiquement chorégraphiques de l'espace⁵ ». C'est essentiellement avec l'arrivée des déménageurs-acrobates que la mise en scène prend le rythme d'une chorégraphie : on s'amuse d'ailleurs à imaginer un véritable ballet, avec Monsieur en premier danseur et les déménageurs en corps de ballet, les bribes de texte constituant la trame sonore...

Les deux artisans du spectacle ont donc commencé par doubler le nombre des déménageurs prévu par l'auteur. Une proposition qui permet aux comédiens de se transformer en acrobates et en équilibristes, de jouer avec les boîtes de carton comme de vrais jongleurs. Autre idée originale de l'imaginative maîtresse d'œuvre dont elle tire

3. Il y a trois Tremblay dans cette production, ce qui aurait sans doute plu au père des Bobby Watson!

4. *Ici*, 25 novembre 2004.

5. Citation rapportée par Hildegard Seipel dans *Ionesco*, Paris, Garnier, 1973, p. 37.

d'amusants effets : créer des paires de déménageurs, aux physiques contrastés, comme chez les clowns ou dans les films comiques américains. Entrent d'abord en scène un gros et un maigre, bientôt rejoints par deux autres déménageurs, qui sont d'ailleurs des... « déménageuses », une plutôt ronde et une petite maigriotte, qui passera bientôt de main en main comme un mannequin qu'on déplace dans un magasin. Ce jeu s'accompagne de nombreux gags, certains prévus par Ionesco (les objets les plus gros se révèlent légers comme l'air et sont portés par le déménageur costaud, tandis que les plus petits sont très lourds et échoient évidemment au déménageur maigrelet : effet comique assuré), d'autres plus originaux et plus agressifs, comme ces valises qui mordent, proches des objets animés qu'on retrouve dans les romans de Boris Vian. Notons ici le jeu remarquable de nos quatre compères, si opposés et pourtant réunis dans des mouvements d'ensemble techniquement impeccables. Bien sûr, imposant, Antoine Bertrand, le Junior des *Bougon*, retient l'attention, mais Lilie Bergeron m'a paru irrésistible. Remarquons ici qu'en créant ces paires de déménageurs contrastés, les artisans n'ont pas retenu une des possibilités de mise en scène du *Nouveau Locataire*, à savoir le caractère interchangeable des personnages. Ce trait est d'ailleurs encore beaucoup plus net dans d'autres pièces du dramaturge de la dépersonnalisation.

D'autres scènes sont d'une inquiétante esthétique, comme ce passage où, sur un rythme très lent, dans une lumière blafarde, le locataire est porté par les déménageurs comme un trophée ou un gisant, tandis que les tableaux d'ancêtres accrochés aux panneaux mobiles brillent d'une menaçante lueur phosphorescente.

Car, chez Ionesco, le comique n'est pas longtemps drôle, et le monde finit toujours par se dérégler, comme si le désordre, la méchanceté et la mort lui étaient intrinsèques. Au léger jeu de construction sur fond clair du début succéderont l'encombrement progressif de la scène, puis, à la fin, l'étroite cage cernée de boîtes qui retient – ou protège – le locataire. Et puis il y a ces deux mouvements qui divisent la pièce : le premier est vif, régulier, rythmé par une certaine allégresse ; le ballet des quatre compères se danse sur des ritournelles d'accordéon ou sur des flonflons de trompettes. Puis tout se détraque : dans d'angoissantes vapeurs rouges et vertes, le rythme s'accélère jusqu'à devenir dément, les objets deviennent menaçants, la musique se fait assourdissante, métallique, démoniaque. Le rictus aux lèvres, agressifs, les déménageurs cernent de toutes parts un locataire pris de tics irrépressibles. Jusqu'au grand noir final. **J**

[...] chez Ionesco, le comique n'est pas longtemps drôle, et le monde finit toujours par se dérégler, comme si le désordre, la méchanceté et la mort lui étaient intrinsèques.